

John Caputo: faiblesse de Dieu et déconstruction de la théologie

Claude Brunier-Coulin

John Caputo est professeur émérite de religion à l'université de Syracuse et de philosophie à l'université Villanova, John D. Caputo est un spécialiste américain reconnu de philosophie continentale. Il s'est tout particulièrement intéressé à Jacques Derrida, auquel il a consacré un livre (*Les prières et les larmes de Jacques Derrida*). Caputo développe une herméneutique déconstructiviste et s'est fait connaître comme le créateur du concept de théologie faible, en anglais *Weak Theology*. Cet auteur est peu connu en France. En mai 2013, à l'occasion d'un colloque sur *Lu sagesse et la folie de Dieu*, il donne à Genève une conférence intitulée « *The Weakness of God (1 Co 1,25): A Radical Theology of the Cross* », dans laquelle il engage, à partir d'une lecture de 1 Co 1, 18-25, une réflexion pionnière sur la notion de faiblesse de Dieu et ses implications pour la théologie.

Les questions qu'aborde John D. Caputo sont centrales à la fois pour la théologie et pour la philosophie : l'événement et l'attente, le rapport aux Écritures et son lien au discours théologique, l'éducation et l'université, la théologie à l'épreuve du ministère pastoral. On peut ajouter deux thématiques. La première touche à l'entreprise de désacralisation totale initiée par la Réforme et qui, classiquement, se décline en cinq *solae* : *sola fide, sola gratia, sola scriptura, solo Christo et soli Deo gloria*. Seul Dieu est sacré et rien ne peut prétendre prendre sa place ; il ne se rencontre que dans la foi en Christ, révélation d'un Dieu paradoxal qui vient à rebours de nos attentes les plus religieuses. Peut-on considérer l'herméneutique radicale esquissée par Caputo comme l'aboutissement de cette entreprise de désacralisation, comme son point le plus ultime qui nous obligerait ainsi à repenser nos catégories, ou bien plutôt comme un pas de côté : l'affirmation encore plus extrême selon laquelle ce n'est pas que le monde n'est pas sacré, mais bien que Dieu lui-même n'existe pas comme sacré mais plutôt comme un événement ? On voit cependant le risque, celui de re-sacraliser l'événement, une tentation toujours ouverte pour toutes les théologies, faibles ou fortes.

« Peut-être »

En déconstruction, il est toujours question de dire « peut-être », pour qui que ce soit, ou quoi que ce soit, et tout particulièrement lorsqu'il y va de Dieu. Nous souhaiterions ici penser la possibilité d'un « Dieu à venir », dont parle parfois Derrida, et qui requerrait une nouvelle espèce de théologiens, de théologiens à venir, amis du « peut-être » — de théologiens du « peut-être ». Nous aimerions à croire que nous sommes déjà, peut-être, un peu comme eux, et qu'ils seront, eux, un peu comme nous. Mais, et puisque nous ne pouvons pas les voir venir, ni ne savons à quoi ils ressembleront ou comment ils apparaîtront, nous ne pouvons qu'en appeler à leur « à venir ».

L'Audace de Dieu : prolégomènes à une théologie faible

John Caputo présente l'idée selon laquelle Dieu n'existe pas mais qu'il insiste, ce qui donne tout son poids à la responsabilité de l'être humain pour que Dieu existe. Le « peut-être » est ouverture au risque, à l'inattendu d'une existence possible, et constitue une théologie de ce qui peut advenir, ce qui peut arriver et que l'on ne voit pas venir. Une théologie faible se dessine ainsi, en dialogue avec la pensée postmoderne, exigeant une audace qui répond à celle de Dieu.

Pour Kant, l'audace consiste à remettre en question les dogmes de la religion. Depuis, la pensée exige une deuxième audace, celle qui remet en question à la fois les dogmes religieux et les dogmes profanes : oser penser à nouveau, cette fois pour repenser non seulement la foi, mais

également ce que les Lumières appelaient la raison, et repenser cette distinction même, devenue un nouveau dogme, celui qui définit la modernité. Une telle *repensée*, ce que le mot de « postmoderne » aurait dû recouvrir, s'il n'avait été démolé par un usage excessif et par la médiatisation - a été décrite par Jean-François Lyotard lorsqu'il l'a appelée notre « incrédulité » à l'égard de ces dogmes. Derrida l'appelait « un nouvel âge des Lumières », un âge qui serait plus illuminé par ce que signifie la lumière de la raison, plus critique de ce que signifie la critique et plus enclin à repenser ce que veut dire la foi et combien la raison peut s'immuniser de la foi. Le travail de John Caputo est une contribution à l'élaboration de cette deuxième audace. Cette audace ose s'exposer à une sécularisation post-séculière et à une religion post-religieuse.

Aujourd'hui, les philosophes lisent des auteurs qu'ils avaient eux-mêmes bannis, saint Paul et saint Augustin sont devenus des passages obligés auprès de « laïques » qui nourrissent des pensées théologiques : Agamben, Badiou, Nancy, Vattimo et Žižek sont les plus connus, mais Caputo considère que le premier qui s'est lancé dans cette voie est Jacques Derrida qui est en même temps le plus grand et le plus audacieux exemple. Caputo affirme que la philosophie comme la théologie sont profondément changés par cette démarche.

La théologie, jusque là, soumise à la distinction entre raison naturelle et révélation surnaturelle cède le pas à la tâche de lire les traces de vie et de mort dans nos vies mortelles. Cette nouvelle fonction de la théologie lui permet d'enseigner des résultats beaucoup plus radicaux, plus incisifs et plus audacieux. L'idée de Caputo est de précipiter cette mutation « postmoderne ».

Caputo, ayant admiré la magnifique adaptation d'Aristote par Thomas d'Aquin qui a été son premier maître, a vite adhéré à la phénoménologie de Heidegger par sa critique de la modernité qui « ne me laissait pas échoué au beau milieu du treizième siècle ». Heidegger critique la modernité, non par le recours à une pré-modernité, mais pour aller de l'avant vers quelque chose de nouveau. Déjà, Husserl, dont l'« intentionnalité » faisait écho à l'*esse intentionale* médiéval, mais Caputo n'adhère pas au transcendantalisme néo-kantien ni au cognitivisme de sa phénoménologie. Caputo adhère chez Heidegger à l'« herméneutique de la facticité », une lecture de la façon dont l'être existant concrètement engagé (voir les apports de Kierkegaard) élabore son interprétation parmi les choses de la vie quotidienne jusqu'au moment où il fait face à la finalité de la mort. Caputo résume cela par la formule : pour Husserl, le prédécesseur de la phénoménologie c'est Descartes ; pour Heidegger, c'est Aristote.

Caputo propose le terme d'« herméneutique radicale ». Le terme de radical signifie que l'interprétation ultime n'existe pas, justement parce que l'interprétation ne s'arrête jamais. Une interprétation ultime n'est pas une interprétation, mais un dogme. Dans son ouvrage *l'Insistance de Dieu*, Caputo décrit à nouveaux frais la faible force de l'événement comme une sorte d'insistance irréductible, inéluctable, qui insiste pour exister, où la faiblesse de Dieu dépend de nous pour donner à Dieu de la force. La faiblesse de Dieu se traduit en force de notre détermination à remplir ce qui manque dans le corps de Dieu. Le nom de Dieu est le nom d'une promesse qu'il ne tient qu'à nous de tenir. La vérité de Dieu est quelque chose qu'il nous appartient de rendre vrai (*facere veritatem*). C'est le sens du mot « peut-être », le peut-être où le « puisse » du Dieu tout-puissant de la théologie de l'omnipotence se transforme en ce « pourrait être » d'une théologie faible, le « peut-être » de l'événement, qui est la possibilité de l'impossible, et qui exige de nous une démonstration de puissance.

La faiblesse de la théologie

La « théologie faible » est une pierre d'achoppement pour les philosophes parce qu'elle prend le nom de Dieu au sérieux et qu'elle refuse de le laisser à la « religion » ou à quelque institution confessionnelle, et elle représente un scandale pour les théologiens confessionnels parce qu'elle remplace le nom de Dieu par ce qui se passe dans ce nom. C'est Vattimo qui, le premier, a usé du lexique de la faiblesse. C'est après avoir lu Derrida et Vattimo que Caputo a été attiré par Paul en 1 Co 1, 25, pour qui la « faiblesse de Dieu » confond la force du monde. La pensée faible est une pensée privée du recours d'un fondement métaphysique.

La théologie faible, de surcroît, est une théologie qui « voyage sans papiers ». Elle n'est pourvue d'aucune lettre d'une quelconque autorité. Elle s'aventure à parler de Dieu mais sans garantie divine, se réservant le droit de poser toutes les questions, de mettre à la question ce qui s'appelle soi-même Raison ou Révélation (avec majuscule et au singulier), philosophie ou théologie, toujours au service de l'advenue de ce que nous ne pouvons voir venir.

Mais alors, que reste-t-il ? L'expérience de la vie, l'interprétation de la vie et de la mort, des traces de la vie et des traces de la mort, comme des lignes sur le sable du temps, qui adviennent dans et sous le nom de Dieu. La théologie faible suit Dieu à la trace, elle suit le nom de Dieu à la trace, en réalisant qu'elle est obligée, comme tout un chacun, de lire les signes tout au long du chemin, de tracer sa route. Il n'y a pas d'Être Suprême là-dehors, ni de Livre Suprême, ni d'institution Suprême. Sa force est faible, sa voix réduite au murmure de la force de persuasion de ce qu'elle a à offrir. Elle n'a aucun pouvoir, aucun moyen, aucun appareil institutionnel, aucune police, aucune armée, aucun quartier général, elle n'a pas d'argent, pas de cierge, pas de bréviaire, pas de corbillard, pas d'encens. La faiblesse est une catégorie herméneutique ; elle décrit la faible force de l'interprétation. Elle choisit la faible force de ce qu'elle a à dire.

L'audace de la théologie faible, c'est de confesser franchement sa situation facticielle, de circonfesser tous les accidents de naissance qui modèlent nos vies et donc nos théologies. La factivité implique que si nous étions nés en des temps et des lieux différents, nos théologies auraient pris un tour différent ; elles ne porteraient pas ce nom gréco-romain de « théologie », elles ne parleraient pas le latin chrétien de la « religion » ; elles ne privilégieraient pas le mot monothéiste de Dieu. Nos théologies sont nos destins, non seulement parce qu'elles sont nécessaires mais aussi parce qu'elles sont contingentes ; elles forgent des mots non pour des réalités éternelles mais pour des réalités facticielles ; elles sont autant des accidents de naissance qu'un don de la grâce. La factivité nécessite que la pensée commence là où nous sommes, là où nous nous trouvons lorsque nous ouvrons les yeux sur le monde pour la première fois.

La théologie faible est liée à l'errance. L'errance soutient que le texte biblique peut être inexact. L'inerrance s'affirme au sein d'une théologie forte, confessionnelle. Celle-ci est soucieuse de preuves, de propositions, d'entités, elle est préoccupée par la droiture, l'orthodoxie. Elle prétend être tombée du ciel. Une théologie faible s'occupe de ce qui arrive dans les théologies fortes, les formes de vie sous-jacentes (Wittgenstein) ou les modes d'être au monde (Heidegger) qui y prennent forme. La théologie faible est une herméneutique des événements (Derrida), des promesses et des désirs, de l'espérance et du deuil, qui s'agitent, informes, dans nos cœurs sans repos. Les théologies fortes rendent des comptes à leurs communautés confessionnelles. Les théologies faibles rendent des comptes à quiconque est disposé à écouter des histoires de vie et de mort, qui qu'il soit, où qu'il soit. Parce qu'elles se préoccupent de choses sous-jacentes et évanescences, les théologies faibles sont variées et ambiguës, émergentes et sous-déterminées, excessives et surdéterminées, indéterminées et inarticulées. Elles ne revendiquent de provenance ni céleste ni surnaturelle. La théologie faible est façonnée par les matériaux humains et naturels de la vie, privée d'un soutien spéculatif, de toute garantie surnaturelle, l'audace de la théologie faible est d'être, sans prétention, une poétique ou une théopoétique, constellation de métaphores et de métonymies, de tropes, de tournures linguistiques inattendues, de récits, d'allégories, de paraboles, qui ont pour effet cumulatif de donner la parole à une forme de vie sous-jacente.

La faiblesse de Dieu

Dans une théologie, que Caputo définit d'audacieuse, comment parler de Dieu en théologie faible ?

Dieu, le nom de Dieu, est le nom d'un événement, de quelque chose qui nous arrive, ou plutôt de quelque chose qui arrive dans ce qui nous arrive, dans, et sous ce nom. La théologie faible procède d'une double réduction, au sens phénoménologique : la première, à partir de Dieu, à partir du nom (de) Dieu, vers un événement, vers l'appel d'un événement et, secondairement, de cet appel à la réponse. La théologie faible signifie avoir l'audace de suspendre Dieu en faveur de

l'événement, d'oser une réduction en lisant les traces de l'événement, d'écouter les échos de l'appel. L'appel appelle, que nous croyions en Dieu ou non, que nous ayons même déjà entendu ce nom ou non, ce qui implique que cet événement peut faire surface ailleurs, dans d'autres constellations, hors des confins de la religion, de la théologie.

Cet événement relève d'un ordre purement herméneutique. L'événement n'est pas Dieu ni le nom de Dieu. L'événement est ce qui est abrité dans le nom de Dieu, la chaîne des effets qui sont mis en branle par l'énergie disséminatrice du nom. L'événement est ce qui vient, ce qu'il promet et ce qui est promis, ce qui appelle, ce qui est rappelé, ce qui est appelé à être. L'événement, c'est l'invitation, la sollicitation, la provocation, de quelque chose qui vient, quelque chose qui fait irruption ou qui s'invite. L'événement, c'est l'advenue de quelque chose qui n'est ni envisageable, ni programmable, quelque chose d'autre, l'invention de l'autre, tout autre, qui fait exploser notre horizon d'attente, qui nous prend par surprise. En tant que tel, l'événement n'appartient pas au futur présent, futur plus ou moins envisageable et prédictible, mais à un futur absolu, celui que nous ne voyons pas venir, dont nous ne pouvons dire que ceci : voyons ce qui va arriver. L'événement est impossible, pas une simple contradiction logique, comme un cercle carré, mais l'impossible même, quelque chose dont l'advenue nous plonge dans la confusion. Caputo parle de la possibilité de l'impossible même (« à Dieu, rien n'est impossible ».)

Dieu est le nom d'un appel à l'impossible, non pas le nom d'un être qui appelle. L'appel n'est pas appel d'un être ; il se trouve en ce qui est appelé ; l'appel est appelé dans le nom de Dieu. Alors, l'impossible même est une possibilité qui se trouve elle-même appelée dans et sous ce nom, une invitation à faire l'impossible. Or, comme Heidegger le montre, le fait même que nous ne puissions établir l'identité ontique de l'appelant, s'il y en a un, est positivement constitutif de l'appel. Le nom de Dieu n'est pas le nom d'un être, il n'est pas le nom de l'Être ni du fondement des êtres, comme chez Hegel ou Tillich, théologiens que Caputo qualifie de post-théiste ou de panenthéiste. Ce n'est pas non plus le nom de l'être par-delà l'être ou sans être de la théologie mystique.

L'audace de Dieu, c'est que Dieu n'existe pas, comme être, comme l'être des êtres, comme super-être, mais Dieu insiste. Dieu a l'audace de ne pas exister, de se contenter de mots, d'un texte, de textes sacrés, dans lesquels quelque chose se fait dire, figurer, narrer, poétiser, dans et sous le nom (de) « Dieu » dans un texte « sacré ». Le nom (de) « Dieu » se diffuse, se dissémine dans une concaténation d'effets textuels sacrés. Dieu a l'audace de se contenter d'un appel, c'est-à-dire quelque chose qui se fait appeler dans et sous le nom de Dieu, avec insistance, s'insinuant jusque dans la vigueur même de notre vie facticielle, dérangeant sa tranquillité, amenant l'épée et non la paix. Dieu a l'audace de nous laisser l'existence. Loin d'être un *ens necessarium*, Dieu tente sa chance avec nous, Dieu joue bien aux dés avec le monde, exactement comme il a joué au poker avec Abraham. Cet événement est ce qui se passe dans le nom de Dieu (c'est le côté deleuzien de l'événement), ce qui est promis et pleuré par lui (le côté derridien). Dans la théologie faible, l'existence d'un tel être, ou Être des êtres, ou hyper-être appelé Dieu est mis hors jeu. Dire que le nom de Dieu est le nom du possible de l'impossible, c'est exprimer une question proprement herméneutique, où la possibilité de l'impossibilité même signifie l'événement qui brise l'horizon d'attente, où l'existence est de notre responsabilité.

Dans un deuxième temps, Caputo affirme qu'il ne dit pas qu'il n'existe pas un tel être, ou qu'il ne puisse pas exister. Il ne s'oppose pas à l'affirmation de la théologie qui postule l'existence d'un tel être. Il l'accueille avec « incrédulité » (Jean-François Lyotard). Mais nier qu'un tel être puisse exister, ce serait réintroduire de la métaphysique, une métaphysique athée lancée comme une contre-attaque à l'assaut de la théologie métaphysique, dans le plus pur style des nouveaux athées. Cela ne servirait qu'à ontologiser l'événement. Ce serait abandonner la pensée de l'événement pour s'engager dans de nouvelles batailles, croyance contre croyance. Caputo veut signifier qu'il est tout simplement incrédule par rapport à un tel super-être, et fatigué de ces guerres, comme celle qui oppose Milbank et Zizek aujourd'hui.

D'un côté, affirmer qu'il ne peut y avoir un tel être, d'un autre côté, la contre-affirmation selon laquelle il y a bien un tel être fait entrer Dieu dans une économie du salut faite de récompenses et de punitions infinies qui réduisent la vie à un moyen en vue d'une fin. Au bout du

compte, ça force Dieu à la responsabilité pour tout le mal qui est fait dans et sous son nom, ou du moins pour ne pas y mettre fin. Cela nous détourne de notre propre responsabilité quant au mal.

L'audace de la théologie faible requiert-elle une troisième voie pour toucher au problème, ou plutôt elle requiert qu'on n'y touche pas, une herméneutique non interventionniste afin de comprendre (de nous tenir sous) l'événement. Avec une force purement herméneutique et aucun pouvoir entitatif, le nom de Dieu n'a pas ce grandiose et ce grandiloquent d'une entité suprême et omnipotente qui pourrait tirer d'autres entités du néant, qui pourrait intimider Job, ou qui pourrait faire tomber ses décrets divins, le tout en restant à régner souverainement au-dessus et en dehors de cet ordre-là. Un événement à la voix douce et basse n'a qu'une force herméneutique ; il peut toujours être évité, refusé ou inhibé, ignoré ou déformé, en toute impunité. L'appel n'a pas d'armée prête à lui obéir au doigt et à l'œil. C'est une force sans force, une force qui n'a rien pour se faire respecter.